

GRIFFINTOWN

MARIE HÉLÈNE POITRAS

GRIFFINTOWN

roman

PHÉBUS

© Éditions Alto, 2012.
© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-7529-1011-0

À Charlotte et Olivier

Merci à Philippe Tessier de m'avoir montré comment.

Ce qu'il aimait chez les chevaux, c'était ce qu'il aimait chez les humains, le sang et la chaleur du sang qui les animaient. Toute sa déférence et toute sa tendresse et toutes les aspirations de sa vie allaient aux âmes ardentes et il en serait toujours ainsi et jamais autrement.

CORMAC MCCARTHY, *De si jolis chevaux*,
Actes Sud, 2001.

LA BOTTE

Le jour se lève sur Griffintown après le temps de survivance, les mois de neige et de dormance.

Un soleil précaire pointe à l'est. Sur l'horizon se profile un paysage désolé, traversé de collines de rouille où subsiste, par strates et dans un silence condamné, toute une généalogie d'objets obsolètes : enjoliveurs dépareillés, chaînes de vélo rompues, plaques de tôle gondolées. Au loin se dresse la montagne royale, coiffée d'une croix, insensible aux doléances des arbres étirant vers elle leurs bras décharnés comme des indigents dans l'attente de la manne.

Derrière l'écurie, le ruisseau a dégelé et ses eaux noires courent vers le canal, vives et furieuses. Il a beaucoup neigé en avril. Une âme bienveillante a dilué un peu de vodka dans les abreuvoirs pour que les rares chevaux qui restent puissent boire pendant la saison froide. L'oscillation constante entre gel et dégel a sévèrement entaillé les rues, les transformant en véritables pièges à calèches. Il faut avoir connu les jours et les nuits de Griffintown pour entrevoir dans ce décor ingrat la possibilité d'un été fécond.

Trois chevaux ont hiverné à l'écurie, mastiquant de leurs dents usées, faute de mieux, les restes de foin vert de l'année précédente. Ils recommencent à racler de leurs sabots la

terre roussie, à défier la misère moite du printemps. Les bêtes faméliques lèchent de gros blocs de sel rouge, leur respiration caverneuse chauffe l'écurie.

Dans la roulotte garée tout près, l'homme qui veille sur eux a passé les dernières semaines à jouer au *crib* contre lui-même en attendant que la nuit passe et que sa petite chaufferette sèche enfin le bout de ses bottes humides. L'homme guette le retour des siens par la lucarne de sa roulotte. Il procédera bientôt au décompte de ceux – hommes et bêtes – dont l'hiver aura eu raison. De nouveaux arrivants occuperont les box laissés vacants à la fin de l'été. D'autres reviendront, anciens coureurs marqués sur la gencive, percherons, belges, chevaux de labour et hongres canadiens dans leur splendeur bronze, baie, rouanne, ramenés d'encans au Vermont et des environs. La rumeur mate, friable des sabots déferrés résonnera de nouveau dans les écuries.

Les cochers entendront cette parade piaffante et retourneront eux aussi au bercail, aigris, mal chaussés, sans le sou, le teint blafard et le pas traînant, accordé à celui des bêtes.

On revient toujours à Griffintown, là où la rédemption est encore possible. On y meurt parfois aussi. Les bottes aux pieds, de préférence.



Billy s'extirpe d'un rêve dans lequel, chose rare, il montait un cheval. Il sentait le corps de l'animal en mouvement sous lui, ses flancs tièdes se raidissant sous son mollet, la puissance de cette machine musculeuse. Serrant le pommeau d'une main, il menait sa monture à l'ouest, au-delà des limites de Griffintown, lorsque le bruit régulier, rassurant des sabots du cheval qui trottaient dans le jour déclinant s'est confondu avec le ronronnement du moteur d'un camion : celui de Paul Despatie, suivi du véhicule de transport, occupé par de nouveaux chevaux.

Une botte de cow-boy noire ornée de breloques apparaît dans l'entrebâillement de la portière, puis une autre, tout aussi ostentatoire. Paul, celui qui a trouvé de l'or à Grif-fintown, propriétaire de l'écurie et seigneur du domaine, salue son homme à tout faire et lui offre une cigarette de contrebande. «L'Indien va revenir cet été», annonce-t-il. Billy hoche la tête puis ils fument en silence le tabac éventé, roulé serré dans du papier jauni.

Paul ouvre les portes du véhicule de transport pour en faire sortir les chevaux. Un premier apparaît, une demitonnerie de nerfs et d'irritabilité, un clydesdale efflanqué qu'il faudra engraisser avant le début de la saison, mais qui a l'œil vif et une bonne tête. Billy le mène jusqu'à une stalle où trône encore la fiche indiquant le nom de son ancien occupant, parti faire de la colle¹ à la fin de l'été. Jack. Billy déteste baptiser les animaux. Par commodité, il décide de nommer le nouveau cheval Jack aussi, un nom facile à retenir, jusqu'à ce qu'il se souvienne qu'il s'agit d'une jument, c'est ce que Paul a dit. Billy se penche sous l'animal pour confirmer. À l'aide du stylo glissé dans la poche de sa chemise dont il humecte la bille, il ajoute deux lettres au bout du nom : I et E. Jack devient Jackie.

Billy fait déambuler la seconde jument sur le site de l'écurie pour mieux la détailler : belle robe gris-bleu, puissante croupe pommelée, pattes un peu sensibles, la grâce lourde des percherons, mais l'air aussi doux qu'un belge. Elle cherche en vain quelque chose de frais ou de florissant, une touffe d'herbes folles dans toute cette boue, dans toute cette rouille. Billy envisage d'en faire une Princesse, puis se ravise. Il se rappelle les Maggie qui ont traversé sa vie de palefrenier : de braves et fières filles, des machines. Il écrase son mégot sous sa botte et le fait glisser dans sa poche par précaution – Billy craint plus que tout au monde qu'un feu naisse dans la paille. Il inscrit «Maggie» au dos d'un paquet

1. Envoyer un cheval faire de la colle : l'envoyer à l'abattoir.

de papier à rouler, fiche de fortune qu'il agrafera ensuite dans l'entre-deux. Un nom, cinq pelletées de bran de scie et une galette de foin, c'est ainsi qu'on accueille les nouveaux pensionnaires à l'écurie. Le forgeron les chaussera d'ici quelques jours et le vétérinaire procédera à l'évaluation de leur état de santé. L'entraînement pourra ensuite débiter.

Mieux vaut éviter de s'attacher aux chevaux à leur arrivée. Billy n'aurait pas donné cher du standardbred réchappé de l'hippodrome, atteint d'un souffle au cœur, mais il a suffi d'atteler le petit cheval sombre à une calèche légère et de surveiller ses jarrets pour se rendre compte que Garlen Lou – c'est son nom – affiche un orgueil inversement proportionnel à sa taille et, jusqu'à preuve du contraire, il sera de retour cet été pour une huitième saison.

Comme les cochers, les chevaux qui échouent à Griffintown traînent plusieurs vies derrière eux. On les prend tels qu'ils sont. C'est pour eux aussi, bien souvent, le cabaret de la dernière chance.



Dans son bureau attenant à l'écurie, Paul fourrage dans la paperasse en fulminant. Ceux de la ville ont encore laissé plusieurs messages réitérant les offres de rachat de permis de calèche. L'âge d'or est révolu, tout le monde le sait. Même si le business n'est plus aussi prospère qu'il l'a jadis été, Paul n'a pas l'intention de céder aux pressions. Les nouveaux propriétaires de lofts et de condos¹ haut de gamme n'apprécient pas la compagnie des cochers, les odeurs qu'ils oublient derrière eux, les flaques d'urine chevaline imprimées dans l'asphalte, les restes d'avoine qui craquent sous les talons de leurs souliers cirés. Mais les hommes de chevaux peuvent encore s'en mettre plein les poches avec

1. Abréviation de *condominium*, terme désignant un appartement dont on est le propriétaire à la différence d'un appartement de location. (NdÉ)

les mariages. C'est ainsi que Paul renfloue les coffres pendant que les cochers accusent le mauvais temps, les fluctuations du dollar américain ou les travaux de réfection qui compliquent les tours guidés et effarouchent les chevaux. Mener un cheval dans le Vieux-Montréal est une entreprise hasardeuse.

Un jour – et ce jour approche –, cette tradition et tout le legs de connaissances cochères qui l'accompagne disparaîtront. L'écurie, le métier, l'utilité des chevaux de trait et les points d'eau dans la ville pour les abreuver, les vieux harnais, l'art de l'attelage : tout cela finira au musée. En attendant, la légende perdure sur les cartes postales fanées avec leurs passagers émerveillés, leur cocher enthousiaste vêtu d'un polo couleur pêche, les cheveux crépés, un chandail noué aux épaules. « Nous nous fossilisons », pense Paul en envoyant valser son courrier sous les lames de la déchiqueteuse.

Dès la fonte des neiges, le seigneur du domaine reprend contact avec les hommes de chevaux pour s'enquérir des retours. Il peut compter sur une petite équipe de cochers qui, bon an, mal an, réussissent à se rendre à peu près vivants jusqu'à l'autre bout de la saison morte. Chaque hiver, un ou deux perdent le duel contre eux-mêmes. On ne demande pas où est passé Untel – homme ou cheval. On constate simplement qu'il n'y a plus moyen de joindre l'un sur son cellulaire ou qu'un nouvel occupant a pris place dans l'ancien entre-deux d'un autre. À Griffintown, on ne parle pas de la saison rude, impitoyable pour ceux dont on ne voit pas l'ombre se profiler au loin, ceux dont on n'entendra plus ni les bottes ni les sabots marteler le sol. Hors de la calèche, point de salut.

La fraternité bourrue qui unit les cochers dure ainsi toute la saison, pour disparaître aussitôt les premières feuilles tombées. Alors, la logique du « chacun pour soi », du « chacun contre soi » reprend ses droits. Nul ne sait ce qu'il adviendra des cochers au-delà des frontières du territoire, dans la

nuit, sous la neige. Saison féroce et sans merci, l'hiver leur laboure le corps, les laissant paumés, boitant dans la *slush*, toussant gras et crachant vert en attendant que l'espoir revienne avec le printemps. On ne parle pas des absents dans la petite société des hommes de chevaux, on guette leur retour. Après, l'espoir s'évanouit. On fixe un moment le bout de ses bottes puis on relève la tête en plissant les yeux. Et on se laisse aveugler par le soleil.



Cette saison, la ronde d'appels de Paul s'amorce sur une bonne note. Le cow-boy sera de la partie; une excellente nouvelle. John, par sa seule présence, tempère le caractère explosif de certains, donnant aux autres l'impression qu'à travers lui la justice peut régner à Griffintown. John n'est pourtant pas armé et n'agit qu'en son nom. Il s'est fait cocher plusieurs années auparavant, après un long passage à vide. Contrairement aux nouveaux conducteurs de calèche, il a su gagner le respect des anciens dès le début. C'est lui qui sépare les hommes dans une bagarre et qui met fin aux duels, lui qu'on appelle pour relever un cheval écroulé ou achever une bête agonisante. Vis-à-vis des cochers et des chevaux, il maintient une distance respectueuse que tous apprécient.

Le soleil cuivre son visage sans jamais le brûler. Il a un regard dur, mais quiconque parvient à l'approcher peut apercevoir la mélancolie clapoter doucement dans ses yeux, comme une eau bleue.

À la fin de chaque été, John espère, à genoux, qu'il vient de boucler sa dernière saison. Mais l'hiver passe, le laissant tout aussi désemparé que les autres. Au printemps, lorsque à l'autre bout du fil la voix de Paul réitère la promesse d'argent vite fait, il se durcit, puis capitule. Pour la plupart des cochers, monter à bord d'une calèche offre un salut après des années passées à boire, à tout perdre, à quêter,

à dormir sur le parvis d'une église, à faire de la prison, à danser nu ou à faire le trottoir : à tomber. Pour John, c'est une autre histoire. Il remet les pieds dans une calèche comme on renoue avec une mauvaise habitude.

– Ça va être mon dernier été, Paul, annonce John.

Paul raccroche, sort du bureau puis verrouille la porte, s'allume une cigarette et va rejoindre Billy à l'écurie.



Billy a commencé à répertorier les mors, gourmettes et fers réutilisables dans le grand coffre où s'entassaient pêle-mêle retailles de cuir, vieilles sangles fissurées et fers tordus. Paul remarque qu'il les a alignés par grandeur. Dans l'état de délabrement des lieux, chercher à faire régner un semblant d'ordre lui paraît absurde. Billy a ses lubies et Paul est incapable de lui reprocher quoi que ce soit.

Lorsque Paul a hérité de l'écurie, le palefrenier faisait partie du marché, avec trois picouilles scrofuleuses qu'il avait dû faire abattre. Billy veillait sur les lieux et gardait le troupeau, mieux valait s'en faire un allié. À l'époque, il dormait dans l'écurie, au fond du box où étaient entreposées les poches de bran de scie. En échange d'un petit pécule à la semaine et des clés d'une roulotte garée entre une grue et une carriole disloquée, Paul avait acheté la loyauté de Billy et, par le fait même, une paix d'esprit toute relative.

En choisissant de vivre dans la proximité des chevaux, les hommes renoncent à la quiétude puisqu'il y a toujours quelque chose à réparer, à ajuster, du cuir à huiler, des souillures à pelleter, des animaux à soigner, des blessures à surveiller... Sunny s'est égratigné au chanfrein, Lady boîte de l'antérieur droit, le garrot enflé de Champion prend des airs de bursite, Cheyenne et Rambo s'entendent mal, on devra éloigner leurs box dans l'écurie, sans parler des mouvements d'humeur de Belle Starr, qui s'est mise à ruer. Paul a abdiqué, et laisse désormais son palefrenier se débrouiller

seul. Il se consacre à d'autres embêtements moins concrets, sournois comme des maladies larvées.

– Il y a encore quelque chose à faire avec toute cette ferraille-là, mon Bill?

Il y a des mois que le palefrenier n'a pas aligné trois mots, se contentant de sacrer ou de cracher, au mieux de grommeler un salut.

– Les mors cassés drette, on peut les faire ressouder. Mais pour ceux qui sont tordus, rien à faire.

Il a l'impression de sentir ses dents trembler. Parler est à la fois douloureux et libérateur, comme si on enlevait un mors de sa bouche.

– Je vais régler ça tout de suite, j'ai à faire en ville. As-tu besoin de quelque chose? demande Paul. Un bolo, des *chaps*?

Billy n'a rien, n'a jamais rien eu, aurait besoin de tant de choses, à commencer par des bas sans trous et peut-être une ou deux chemises.

– Ramène-moi une bouteille de fort.

– O.K. En passant, John revient. Evan aussi. Il va venir porter deux nouveaux chevaux demain.

Evan. Celui qui a croisé un Windigo et ne s'en est jamais remis. Son retour n'augure rien de bon.

Après avoir déposé la caisse de mors rompus à l'arrière du camion de Paul, Billy regarde les pneus du pick-up tourner dans l'infecte purée de vase et de crottin. Dès que la terre sera asséchée, il pourra commander un voyage de pierraille, avant que la saison démarre. Paul lui fait un petit signe de la main; il soulève le menton en retour.

C'est la dernière fois qu'il voit son patron vivant.



Ils sont plusieurs à migrer vers l'ouest. Outre les cochers et les chevaux, Evan, le Rôdeur et Grande Folle dirigent leurs pas vers Griffintown. Chaque printemps, ceux qui

gravitent autour d'eux – commissionnaires, nouveaux conducteurs, forgerons, *shylocks*¹ – avancent aussi vers les écuries en une procession boîteuse. La rumeur veut qu'il y ait encore de l'or là-bas.

Evan franchit le premier les limites du territoire.

Billy fronce les sourcils en entendant, au loin, des pneus crisser et le dernier succès pop craché à plein volume. Le cœur du palefrenier se serre lorsqu'il aperçoit Evan conduisant un camion avec une remorque où on a fait monter des chevaux. Evan multiplie les manœuvres risquées au volant. Il tourne sec, si bien qu'à un certain moment le camion et la remorque sont à angle droit. Le cortège brinquebalant passe à deux doigts de verser sur le côté. Lorsque la demi-volte est bouclée, Billy distingue les chevaux à leur croupe : Poney, cheval bai aux reflets cuivrés, et Pearl, jument percheronne magnétique, une des plus belles de Griffintown, un mirage de velours noir, des yeux en étoiles, une foulée de courte amplitude, mais un pas souple, jazzé.

Billy ne salue pas Evan – qui le lui rend bien. Il remarque que l'assistant de Paul a le visage émacié, la mâchoire raide et des mouvements brusques. Il le laisse s'arranger seul.

Poney reconnaît tout de suite l'habituelle pestilence de l'endroit, immémorial amalgame de crasse moisie et d'urine aigre auquel s'additionne le remugle du canal derrière l'écurie – eau poisseuse où jamais un cheval ne s'est risqué à boire. Des relents de pisser du chat à trois pattes et le parfum de sueur et de suif du palefrenier montent par bouffées, heureusement tempérées par le bouquet sec et rassurant du bran de scie. Cette fragrance infecte s'accroche aux vêtements pour ne plus jamais en être délogée; seul le feu pourrait avoir raison d'elle. Poney est ici chez lui. Un peu plus tard dans la journée, il retrouvera ses collègues Rambo

1. Ce terme devenu courant dans la langue anglaise, désignant un usurier, est issu du célèbre personnage du même nom dans *Le Marchand de Venise* de William Shakespeare. (NdÉ)

et Lucky et, de la même façon que les vétérans d'une usine se font un signe de tête entre eux, il les saluera d'un hennissement.

Dans sa robe à corset, Grande Folle chemine elle aussi vers le Far Ouest, se préservant de la lumière du matin avec une ombrelle. Ses talons hauts lui usent les reins, mais l'élégance a son prix ; ainsi chaussée, elle s'impose sans peine dans la mêlée. Au fond de son sac à main, pêle-mêle, une trousse de maquillage, des gants de ménage, une éponge pour faire briller les calèches, des cailloux précieux et bien d'autres trésors inavouables. Elle les tâte d'une longue griffe rubis et poursuit son chemin.



Comme à chaque début de saison, quelques pieds-tendres viendront tenter leur chance à Griffintown. Les apprentis terminent pour le moment leur cours de conducteur de calèche à l'Institut d'hôtellerie, une vingtaine de têtes brûlées au total : deux délinquants en réinsertion, des pré-retraités à la recherche d'un hobby champêtre, une danseuse victime d'un tour de reins qui se déplace avec son oreiller, des jumeaux identiques dont le père était cocher, une barmaid, une surdouée qui projette d'aller étudier la médecine vétérinaire en Californie à la fin de l'été, deux dyslexiques qui réclament à grands cris une exemption de l'examen écrit, un handicapé en fauteuil roulant, quelques cavalières en manque de chevaux et, tout au fond de la classe, Marie, que l'on nommera un jour la Rose au cou cassé, et dont le destin sera tragiquement lié à celui de Griffintown.

Le cours est divisé en deux : d'abord la portion magistrale, dans laquelle on enseigne aux futurs cochers l'histoire de la ville, quelques dates clés, les notions d'architecture qu'ils s'empresseront d'oublier et enfin l'anatomie équine. Tous attendent impatiemment que débute le volet pratique

de la formation, l'expérience glanée sur le terrain, celle qui s'acquiert sur le banc du cocher ou la main posée sur l'épaule d'un cheval, plongée dans le tonneau d'avoine, en cochonnant ses bottes dans l'écurie : celle qui compte. Le cours de cocher dure deux mois, incluant l'examen final en vue de l'obtention du permis de conduite de véhicule hippomobile.

Habituellement, après la visite de l'écurie, le groupe diminue de moitié. Les baby-boomers à l'orée de la retraite prennent leurs jambes à leur cou en constatant l'état de délabrement des lieux, les cœurs sensibles fuient avec le même empressement... Et les anciens cochers se chargent de clore le tri, entraînant les nouveaux avec une mauvaise foi à peine dissimulée. Une mathématique simple explique l'aigreur de l'accueil : on est payé au tour. Plus il y a de cochers, moins il y a de tours. La cohorte de nouveaux, généralement plus affables et propres de leur personne, attire plus de clients que les anciens, intéressés un jour sur deux à renseigner les touristes qui montent à bord. Comme il n'y a pas d'argent à faire en mai, contribuer à la formation des nouveaux assure une petite rentrée de fonds, de quoi rembourser à la Mouche les dettes accumulées avant le début officiel de la saison payante, qui se déroule toujours mieux – c'est bien connu – sans bras cassé ou épaule fracturée.



D'autres cochers approchent. L'Indien a gagné la frontière nord de Griffintown. À l'est, Roger et Joe marchent d'un bon pas pour être eux aussi parmi les premiers à choisir un cheval et une calèche. De toutes les directions, on progresse vers le territoire : Georges, Lloyd et Robert à l'ouest, Christian et Gerry au nord sur la piste de l'Indien. Plusieurs autres suivront, crachant, toussant, sacrant, espérant. Et cette procession défilera ainsi, bruyante, les mains tendues devant, sous l'œil de la Mouche, vieille canaille au sourire

tordu qui, du haut d'un toit d'entrepôt, jette un regard désapprobateur sur les allées et venues de ceux qui s'accrocheront pieds et sabots à Griffintown. Le shylock surveille l'arrivée d'une personne en particulier. On raconte que celle qui a assis Paul Despatie sur le trône de Griffintown a disparu, qu'elle a rejoint Mignonne dans la mort. Mais la Mouche n'en croit rien.

Il sent sa présence.



Le Far Ouest comprend aussi la vieille ville, un secteur à vocation touristique de plus en plus résidentiel. C'est pour les cochers l'avant-scène, un lieu de spectacle et de parade où l'on a intérêt à redresser l'échine et à bien jouer son personnage. À la fin de la journée, on rentre en coulisse, dans l'arrière-scène vétuste, zone laissée à ses propres lois et mythes fondateurs, où l'on peut rouler en paix, fouet à la main, une bière entre les cuisses. Rentrer aux écuries sous le soleil rose de juillet à la fin d'une journée fructueuse en passant par la rue William rend la vie de cocher acceptable. À mesure que l'on se rapproche du cœur de Griffintown, la rumeur de la ville s'estompe, et lorsque enfin on gagne le château de tôle rafistolée, les gratte-ciel ne forment plus qu'une enfilade d'ombres étoilées au loin.

Une voie ferrée passe au sud-est et non loin de là court le canal et ses déclinaisons, dont le ruisseau d'eaux fuligineuses qui file derrière l'écurie jusque sous le pont reliant le Far Ouest et Pointe-Saint-Charles.

À la fin de la journée, les cochers détellent leurs chevaux et les rafraîchissent à la douche, les séchant à l'aide d'une écumoire, puis les confinant au repos dans leurs entre-deux où les attendent une galette de foin et la sainte paix. Contrairement aux bêtes de selle qui dorment debout les yeux mi-clos, reposant une de leurs pattes à la fois, les chevaux de calèche se couchent par terre, s'écroulent, fourbus, et

ferment complètement leurs paupières lourdes pour se rêver dételés, broutant de l'herbe ou s'ébrouant dans la neige.



Il y a au Far Ouest autant de commissionnaires que de stands à calèches : des cochers fantômes, d'anciens *drivers* qui n'ont pas gagné la bataille contre leurs démons. Lorsqu'un cocher doit s'absenter quelques minutes, le commissionnaire surveille son cheval et peut même, s'il est bien luné – c'est-à-dire rarement ou jamais –, faire monter des clients à bord en attendant le retour du cocher. Le midi, les commissionnaires vont chercher les sandwiches des cochers en échange de quelques pièces, et plus le pourboire est bon, moins ils ont tendance à s'égarer en chemin ou à se tromper dans les commandes. De temps en temps, à une ou deux reprises durant la saison, Paul leur confie la mission de compter les tours des cochers pour vérifier si le montant que ceux-ci déclarent à la fin de la journée correspond au nombre réel de balades. Le commissionnaire est une figure humble et polissonne, joker dans un jeu de cartes qui prend sa petite besogne très au sérieux, se racrochant à elle comme à une bouée. Mais parfois, la part d'ombre refait surface. Alors le commissionnaire disparaît pendant quelques jours, quelques semaines, et revient encore plus fané qu'avant, l'œil morose, d'humeur chagrine, muet et immobile, une canette de bière à la main, peu disposé à rendre service, mais présent quand même. Dans ces moments-là, un cocher lui offre le sandwich.

Le plus ancien de tous les commissionnaires est un vagabond notoire. Avec ses longs cheveux gris, ses dents en or et son éternelle veste de la voirie subtilisée à un col bleu, le Rôdeur traîne à Griffintown depuis plus longtemps que la plupart des cochers. Il a quitté le Far Ouest avant la fin de la dernière saison, à quatre pattes comme un cheval. Billy l'a vu boiter vers l'est le long de la voie ferrée, pris d'une